10 c. le Numéro. HORS LA CHARITÉ PAS DE SALUT 15 Novembre 1868. -- N° 19.

LE SPIRITISME A LYON

Les communications entre le monde spirite et le monde corporel sont dans la nature des choses, et ne constituent aucun fait surnaturel, c'est pourquoi on en trouve la trace chez tous les peuples et à toutes les époques; aujourd'hui elles sont générales et patentes pour tout le monde.

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Les Esprits annoncent que les temps marqués par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés, et qu'étant les ministres de Dieu et les agents de sa volonté, leur mission est d'instruire et d'éclairer les hommes en ouvrant une nouvelle ère pour la régénération de l'humanité.

EN VENTE
CHEZ LES LIBRAIRES DE LYON
Le Dépôt du journal est chez M. ROUSSET,
Cours Lafayette, 86.

L'excédant des frais sera versé à la caisse de la Société de Secours fraternels spirites.

Pour tout ce qui regarde la Rédaction écrire franco RUE TUPIN, 31, LYON.

Abonnements
pour Lyon et les départements
UN AN : 4 FR.

SOMMAIRE

Le journal le *Spiritisme à Lyon* se trouve chez les principaux libraires de
Saint-Etienne,
Vienne,
Valence,
Grenoble.
Dépôt à Paris, chez M. Turquand, libraire, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.

DOCTRINE

—

DIEU DANS LA NATURE

Un soir d'été, j'avais quitté les versants fleuris de Sainte-Adresse, délicieuse résidence d'été suspendue sur le hamac des collines, pour gravir à l'occident les hauteurs du cap de la Hève. Lorsqu'on regarde ces hauteurs du bas des falaises, on croit voir des colosses de pierre rougies par le soleil, des géants immobiles qui assistent, témoins pétrifiés, aux mouvements formidables de la mer, et qui les sentent mourir à leurs pieds. Seuls, ces massifs énormes, inaccessibles du rivage, paraissent dignes de dominer le grand spectacle. A leur côté comme en face de la mer, l'homme se voit si petit, qu'il finit bientôt par perdre de vue son existence et par se sentir réuni à la vie confuse qui plane sur le bruit des flots.

J'étais monté progressivement jusqu'au plateau supérieur où les signaux s'élèvent pour annoncer aux navires lointains le mouvement horaire des flots sur le rivage, où les phares s'allument à l'entrée de la nuit comme une étoile permanente sur l'obscure immensité. L'astre glorieux du jour était encore suspendu, rougissant, dans les nuées de pourpre, quoiqu'il fût couché pour le Havre, situé derrière moi, et pour les rives planes qui bordent la réunion de la Seine à la mer. En haut, le ciel bleu me couronnait de sa pureté. En bas, la bruyère peuplée d'insectes sautillants élevait sa couche de parfums. Je marchai jusqu'au bord escarpé, au fond duquel se creusent les abîmes. Au bord du cap vertical, le regard domine l'immensité des mers qui s'étend à gauche, du sud-est au nord-ouest, et s'il descend perpendiculairement à ses pieds, il se perd dans les profondeurs des escarpements verts, des rochers et des broussailles, rude tapis étendu à trois cents pieds au bas de ce rempart. Le mugissement des flots monte à peine jusque-là, et l'oreille ne perçoit qu'un bruit uniforme dont le vent berce l'intensité murmurante.

C'est un silence que ce chant lointain de la mer. — La nature était attentive au dernier adieu que le prince de la lumière donnait au monde avant de descendre de son trône et de disparaître sous l'horizon liquide. Calme et recueillie, elle assistait à la prière universelle des êtres; car ils priaient leur sainte prière de reconnaissance en recevant le dernier regard du bon soleil; tous, depuis la douce et solitaire méduse, depuis l'étoile de mer aux broderies de pourpres jusqu'aux sauterelles bruissantes, jusqu'à l'alcyon de neige; tous le remerciaient pieusement. Et c'était comme un encens s'élevant des flots et de la montagne; et il semblait que les mugissements tempérés du rivage, que la brise qui soufflait du continent, que l'atmosphère embaumée, que la lumière pâlissant dans la sérénité de l'azur, que le rafraîchissement des ardeurs du jour, que toutes choses en ce lieu avaient conscience de leur existence et participaient avec amour à cette universelle adoration...

A cet holocauste de la terre s'unissait dans ma pensée les attractions des mondes entre eux, non-seulement celles qui rapprochent et éloignent tour à tour notre globe du foyer solaire, mais encore les sympathies de toutes les étoiles gravitant dans l'immensité des cieux. Au dessus de ma tête se déployaient les harmonies sublimes et les gigantesques translations des corps célestes. La terre devenait un atôme flottant dans l'infini. Mais de cet atôme à tous les soleils de l'espace, à ceux dont la lumière emploie des millions d'années à nous parvenir, à ceux qui gisent, inconnus, au-delà de la visibilité humaine, je sentais un lien invisible rattachant dans l'unité d'une seule création tous les univers et toutes les âmes. Et la prière immense du ciel incommensurable avait son écho, sa strophe, sa représentation visible dans celle de la vie terrestre qui vibrait autour de moi, dans le bruit de la mer, dans les parfums du rivage, dans la dernière note de l'oiseau des bois, dans la mélodie confuse des insectes, dans l'ensemble émouvant de cette scène et surtout dans l'admirable illumination de ce crépuscule.

Je regardais... Mais j'étais si petit au milieu de cette action de grâce, que la grandeur du spectacle m'accabla. Je sentis ma personnalité s'évanouir devant l'immensité de la nature. Bientôt il me sembla que je ne pouvais ni parler, ni penser.

La vaste mer fuyait à l'infini, je n'existais plus et mes yeux se couvrirent d'un voile. Et comme mes joues étaient inondées de pleurs, sans que je sache pourquoi

---

FEUILLETON DU SPIRITISME

N° 6.

UNE CAUSE CÉLÈBRE EN AUSTRALIE

—

L'ESPRIT

—

Le juge de paix fut tout d'abord entraîné à soupçonner, comme l'avait fait naguère Marguerite, que ces visions étaient apparues au bonhomme à travers de trop abondantes libations, et les deux dernières lui semblèrent le produit d'une imagination déjà frappée qui, à la même heure d'obscurité, en présence des mêmes objets, évoquait le même cauchemar. Il réfléchit, il hésita, il questionna Benjamin; il le força à répéter les moindres détails, intervertissant à dessein l'ordre des faits; puis il réfléchit de nouveau laissant échapper par moment quelques interjections : « Etrange!... singulier! impossible! » Et les deux hommes demeurèrent assis l'un vis-à-vis de l'autre. Enfin, M. Were se leva :

—Il n'y a rien à faire ce soir, dit-il : demain j'aviserai. Soyez ici de bonne heure, monsieur Lytton et nous visiterons l'enclos et la saulée.

M. Were n'avait pas pour les indigènes ce profond mépris que l'Anglais montre généralement aux races inférieures. Une petite tribu de ces sauvages que les voyageurs représentent comme le dernier, le plus infime des anneaux de la chaîne humaine, campait sur ses propriétés. A la tête de cette horde se trouvait un jeune homme nommé Gaosy Corrovre, connu pour posséder à un éminent degré l'instinct du chien de chasse particulier à la r ce aborigène. Ces sauvages que l'on soupçonne d'être cannibales, chassent aux hommes et découvrent leurs traces non-seulement sur le gazon, mais sur le roc et sous les eaux. Ils suivent une piste conduits par des signes dont seuls ils ont le secret. Corrovre, un peu plus civilisé et plus humain que ces compatriotes, avait mis au service des colons ses merveilleuses facultés. On lui devait la découverte de scélérats fort redoutables qui, après avoir commis plusieurs crimes, s'étaient évadés. Ces misérables eurent beau traverser pieds nus les torrents et les rivières, aller, revenir sur leurs pas, franchir les taillis, les fossés, ils n'avaient pu tromper le limier noir qu'on avait lancé après eux.

Ben trouva Gaosy Corrovre dans la cour du juge de paix. Le sauvage se faisait suivre de quelques-uns de ses sujets aux longs cheveux noirs ou rouges, tressés et gommés, pendant comme de vieux bouts de câble autour de ces visages tatoués, plus sombres que la nuit. Le cartilage de leur nez était traversé par un morceau d'os ou de roseau; leur lèvre supérieure, relevée, laissait voir, au milieu de l'ivoire éblouissant de leurs dents félines, un trou d'ébène. Le corps velu, les jambes d'une maigreur de squelette, ces hommes donnaient l'idée d'animaux binanes, espèce de transition entre l'animal et l'homme, ou peut-être dernier vestige de la période humanitaire. Car ils ne se rattachaient à notre espèce que par l'emploi qu'ils faisaient de quelques ornements bizarres empruntés aux écailles des poissons, aux plumes des oiseaux, aux dents des marsupiaux, par leurs ceintures de peau de kangurou, et enfin par leurs armes. Ils portaient le redoutable baumerang aux deux branches courbes, le womera à bout crochu, qui sert à lancer, les waddis ou casse-tête, le sabre en bois recourbé et le bouclier d'écorce. Gaosy seul, en sa qualité de chef, s'était embarrassé d'un manteau de fourrure d'apposum; bien qu'il fît une chaleur excessive. S'il avait osé, le bon fermier du Yorskshire aurait reculé devant cette redoutable compagnie, quoiqu'il eût déjà rencontré des individus de la tribu des Gwea-Colls à Sydney et sur les côtes voisines. Mais M. Were, en l'apercevant, s'avança vers lui.

— Nous voilà prêts, lui dit-il. Conduisez-nous

Le chef des noirs attacha sur M. Lytton le regard perçant de son œil renfoncé et jaunâtre; il prononça ou plutôt grogna quelques mots, plus sonores pourtant qu'on eût pu les attendre de cette large bouche, mais qui parurent doux lorsque l'on entendit le cri rauque et sauvage du reste de la troupe. Gaosy fit quelques signes bizarres et les noirs se trouvèrent instantanément rangés derrière Benjamin, visiblement incommodé de ce voisinage.

(*La suite au prochain numéro*)

je pleurais, je me sentis précipité à genoux devant le ciel, à genoux et prosterné, la tête confondue dans les herbes. La mer fuyait à l'infini, et les êtres continuaient leur prière.

Et le soleil, source de cette lumière et de cette vie, regarda pour la dernière fois par-dessus l'horizon des mers. Et lorsqu'il eut reçu cet hommage de tous les êtres auquel nul d'entre eux n'avait songé à se refuser, il parut satisfait de cette journée et descendit glorieusement vers l'hémisphère des autres peuples.

Alors un grand silence se fit dans la nature. Des nuées de pourpre et d'or, s'envolèrent vers la couche royale et cachèrent les dernières lueurs rougissantes. Le crépuscule descendit des cieux. Les flots s'assoupirent, car le vent qui les portait sur la grève s'était abattu. Les petits êtres ailés s'endormirent. Et l'étoile avant-courière du soir s'alluma dans l'éther.

« O mystérieux inconnu ! m'écriai-je, Être grand ! Être immense ! qui sommes-nous donc ? Suprême auteur de l'harmonie ! qui donc es-tu, si ton œuvre si est grande ? Pauvres mites humaines qui croient te connaître ! O Dieu ! O Dieu ! atome, rien ! que nous sommes petits ! que nous sommes petits !

« Que tu es grand ! Qui donc osa te nommer pour la première fois ! Quel est donc l'orgueilleux insensé qui pour la première fois prétendit te définir ! O Dieu ! ô mon Dieu ! toute puissance et toute tendresse ! immensité sublime et inconnaissable !

« Et quel nom donner à ceux qui vous ont nié, à ceux qui ne croient pas en vous, à ceux qui vivent hors de votre pensée, à ceux qui n'ont jamais senti votre présence, ô Père de la nature !

« Oh ! je t'aime ! je t'aime ! Cause souveraine et inconnue. Être que nulle parole humaine ne peut nommer, je vous aime, ô divin principe ! mais je suis si petit *que je ne sais si vous m'entendez...* »

Comme ces pensées se précipitaient hors de mon âme pour s'unir à l'affirmation grandiose de la nature entière, des nuées s'écartèrent du couchant et le rayonnement d'or des régions éclairées inonda la montagne.

« Oui tu m'entends, ô Créateur ! toi qui donne à la petite fleur des champs sa beauté et son parfum ! La voix de l'Océan ne couvre pas la mienne, et ma pensée monte à toi, ô mon Dieu ! avec la prière de tous. »

Du haut du cap, ma vue s'étendait au sud comme à l'occident, et sur la plaine comme sur la mer. En me retournant je vis les villes humaines à demi-couchées sur la plage.

Au Havre, les rues marchandes s'illuminèrent, et plus loin, sur la côte opposée, à Trouville, le char du plaisir allumait ses flambeaux.

Et tandis que la nature s'était reconnue devant Dieu pour saluer la mission de l'un de ses astres fidèles, tandis que tous les êtres s'étaient communiqués leurs prières, et que le flot grondant des mers unissait à la brise du soir son action de grâces à la fin de ce beau jour ; tandis que l'œuvre créée, unanime et recueillie s'était offerte au Créateur ; la créature douée d'une âme immortelle et responsable, — l'être privilégié de la création, — le représentant de la pensée, — l'homme vivait à côté insouciant de ces splendeurs, et se préparait à l'enivrement voluptueux de la nuit prochaine.

CAMILLE FLAMMARION

OPPORTUNITÉ DE LA RÉVÉLATION

La proclamation du Spiritisme est un avancement pour le progrès moral de l'humanité de notre époque, son avénement doit donc être considéré comme un bienfait de Dieu qui veut que les hommes connaissent le but de leur existence ici-bas, ce qu'ils doivent faire pour s'améliorer moralement et s'élever dans la hiérarchie spirituelle. Non ! Dieu ne pouvait pas laisser son humanité éternellement dans les ténèbres de l'enfance, elle entre dans l'âge viril il lui faut des faits d'un ordre plus élevé qui satisfassent sa raison, elle a soif d'apprendre et de s'éclairer pour marcher à la conquête de la vérité ; il lui faut une lumière qui l'éclaire sans lui fatiguer la vue, et cette lumière qui la lui apporte, c'est le Spiritisme par la révélation des Esprits, établissant avant tout qu'il ne vient pas renverser ni infirmer les enseignements de la révélation chrétienne, qu'il reconnaît et consacre au contraire la mission du Christ, comme le Christ a reconnu et consacré les lois de Moïse, et de même que le Christ a interprété les lois édictées par le législateur hébreu, de nos jours les Esprits interprètent les enseignements du Christ.

La révélation a jeté sa première lueur sur la terre dès l'origine du monde, et ses manifestations ont toujours été données, selon les voies marquées par la Providence, d'une façon progressive. La révélation doit éclairer la terre jusqu'à la fin des temps, toujours suivant la mesure du progrès avec lequel celle-ci aura grandi et en raison du développement de l'intelligence humaine, dont elle suit ou précède le mouvement pour lui préparer les voies ou la remettre dans le chemin de la moralité.

RÉFUTATION

Je lisais, ces jours derniers, une brochure ayant pour titre :

CAUSERIES SUR LE SPIRITISME

Cet écrit, patronné par la Société de S.-François-de-Sales, pourrait, par la naïveté de son style et de ses images, faire un peu concurrence aux œuvres du chanoine Schmidt, seulement avec cette différence qu'elle s'adresse, par maladresse, à des gens raisonnables, tandis que le chanoine ne dédiait ses œuvres qu'à l'enfance, qui ne lit que pour apprendre à bien lire, mais qui n'analyse pas encore.

Dans le premier chapitre, l'auteur nous dépeint son cousin Courtvisard « bon et brave garçon de trente à trente-cinq ans environ, au teint frais, à la mine épanouie, à la physionomie confiante, et dont les bons gros yeux bleus à fleur de tête *ne décèlent ni astuce, ni malice d'aucune sorte, au contraire.* » C'est absolument comme la brochure dont il est question : elle ne décèle même rien de trop intelligent. Et si par cette œuvre on juge son compositeur, qui oserait discuter que ce Courtvisard qu'il nous dépeint soit son cousin ? Ce n'est pas moi. Je crois même que lorsque nos lecteurs auront fait complète connaissance avec ces deux êtres dont l'histoire de l'un n'est qu'une grossière fiction inventée par l'autre ; tous ceux qui les auront lus, seront parfaitement de notre avis et du sien en ce qui concerne leur parenté.

L'auteur s'appuie longuement sur la signification du nom de Courtvisard, et parvient enfin, par à peu près, à prouver que ce nom a dû être donné à un de leurs ancêtres par la raison plausible qu'il n'y voyait pas plus clair qu'il ne faut : « C'est là mon opinion, dit-il, mais je la donne pour ce qu'elle vaut, et ne prétends aucunement l'imposer à personne. » Le congréganiste a abusé de son activité en écrivant cette observation, nous approuvons ce qu'il pense du nom des Courtvisard ; nous la partageons même ; car c'est indiscutable ! Et le nom de ses ancêtres peut bien venir de la pénurie de gens d'esprit qu'éprouve toute sa famille. Qu'il juge, il la connaît mieux que moi :

« Mais laissons là, poursuit-il, les ancêtres et le nom « des Courtvisard, et parlons de mon cousin..... »

Mais allez donc, cher écrivain, car en nous entretenant de votre bon gros cousin, vous ne nous prouvez qu'une chose, c'est que ses ancêtres sont probablement les vôtres.

« ...... Mon cousin, dit-il, au lieu de faire comme « certaines gens qui pèsent tout, réfléchissent sur tout, « veulent voir le fond de tout, peut-être pense-t-il, « parle-t-il et agit-il d'une façon un peu trop instinctive, « et, comme on dit, à l'aveuglette. »

Voilà bien, à mon avis, le caractère de ceux qui s'associent pour penser de même, faisant promesse de ne jamais discuter la profession de foi qu'on leur a fabriquée, et qui doit leur servir de ralliement. Décidément le congréganiste de St.-François-de-Sales est bien, jusqu'ici, le cousin de son cousin, et je ne sais si la comparaison restera toujours avantageuse pour celui qui s'est chargé par ce spirituel écrit de nous les présenter tous deux. Poursuivons :

« En matière religieuse, dit l'enfant de St.-François- « de-Sales, *mon cousin n'est pas un esprit fort.* (Sont-ils « cousins !) Non, il est chrétien, il est même catholique, « il prie, il va à la messe, il se confesse à son curé, il « fait ses Pâques ; bref, sur ce point-là il serait à dési- « rer que bien des gens lui ressemblassent, qui n'au- « raient pas à y perdre. »

Étudions ensemble cet alinéa :

Ne dirait-on pas, cher lecteur, que l'auteur, après nous avoir affirmé que son cousin n'était pas un esprit fort, cherche à nous le prouver en nous énumérant ses croyances et ses pratiques religieuses ? A mon avis, on peut être chrétien, être plus ou moins catholique, on peut prier et être un esprit fort. Quant à prier à l'église ou ailleurs, pendant la messe ou non, faire ses Pâques ou ne pas les faire, c'est une affaire de conscience, que l'homme d'esprit et le libre-penseur ne se permettront jamais de discuter. Je crois que ceux qui le font sincèrement y gagnent je crois aussi que si on privait de la communion tous ceux qu'un intérêt matériel y conduit, tous ceux que l'orgueil y pousse, il y aurait beaucoup moins de communiants.

Nous respectons tous ceux qui pratiquent de bonne foi une religion quelconque ; Dieu est unique et tous les langages sont propres à lui adresser des louanges, qu'il accueille de tous les cœurs sincères.

Je ne conseille à personne d'agir exactement comme le cousin Courtvisard, qui, comme le dit son juge, n'est pas un esprit fort et qu'il fait nonchalamment toutes choses ; le congréganiste dit qu'on n'aurait rien à perdre en l'imitant. Je ne vois pas grand'chose à y gagner.

Pourquoi bon Courtvisard, faire de la rengaine avec ceux dont vous ne partagez plus les croyances et dont nous n'avons que faire d'endosser l'habit ?

Laissons les nécessiteux et surtout les infirmes, se vêtir de vieilles hardes que d'autres ont mises au rebut et bénissons Dieu d'être suffisamment et sainement vêtus.

Un autre passage de la brochure :

« Il croit à l'Évangile, mais il croit aussi à certaines « doctrines qui ne sont guère évangéliques ; il a foi en « son curé, mais il a foi en diverses gens dont le lan- « gage ne concorde guère avec celui de son curé. Cela « s'explique : Jérôme Courtvisard est chrétien, mais il « est homme de progrès en même temps. Or, si le pro- « grès ne s'accorde pas toujours parfaitement avec « l'Évangile, que voulez-vous qu'il y fasse ? Ce n'est « pas sa faute, après tout. Que l'Évangile dise en tout « point comme le progrès, et alors il ne croira rien « que ce que dit l'Évangile. »

On peut croire à l'Évangile pour l'étudier et pratiquer ce qu'il enseigne. Il n'est point utile de l'interpréter exactement comme telle ou telle secte le fait pour avoir la doctrine évangélique. Avoir foi à son curé n'est pas utile du tout. Christ enseignait publiquement sans chercher à savoir quelles étaient les diverses croyances de ceux qui l'écoutaient. L'interprétation de l'Évangile est du domaine de tous ceux qui veulent l'étudier, et cette étude est permise. S. Paul

lui-même a dit : « L'Esprit vivifie et la lettre tue. » Étudions donc pour nous-mêmes, lisons le pour et le contre de toutes les doctrines imposées ; nous trouverons du bon partout ; mais rien de ce qu'elles enseignent d'absolu n'est digne de nous attacher, si ce n'est la foi en Dieu et en l'immortalité de l'âme.

L'Évangile a été envoyé à l'humanité dans le but de l'éclairer, de l'instruire. Aussi bien que le Décalogue, il pourra toujours s'appliquer à tous les temps, car il est de conception saine et morale. Le temps, en s'écoulant, amène sous nos yeux des œuvres de progrès, des hommes plus instruits qu'ils ne l'étaient pendant leurs premières incarnations, et mieux inspirés. Dieu sait ce qui convient à l'humanité, et je crois possible que, loin de son curé, Courtvisard aurait pu trouver des paroles et des enseignements évangéliques, comme chez lui, que ces enseignements auraient pu être en accord avec le progrès et aider à son avancement moral.

Nul ne peut avoir reçu de Dieu le monopole de la direction des âmes et de leurs consciences, pas plus que le monopole de la Vérité. Cette dernière est infinie comme celui qui en est la source, et doit grandir pour chaque individu à mesure que son intelligence se développe et que par sa moralité il se fait plus grand aux yeux de ses semblables.

C'est la seule supériorité à laquelle tout homme peut légitimement prétendre, et qui peut inspirer du respect à tous.

Continuerons-nous d'analyser cette bévue (la brochure), dans laquelle toute l'association de St.-François-de-Sales va nous montrer comment l'union fait la force pour démolir le Spiritisme? Cela en vaut-il la peine? Assurément, non.... Cependant, pour nous distraire !... dans nos moments perdus, nous nous amuserons à en relever les alinéas qui nous paraîtront les plus grossiers.

(La suite au prochain numéro.)

SAINT GICQUEL

DEVANT SAINT PIERRE, EN L'AN DE GRACE 1900.

—

CONTE.

Saint Pierre, le grand saint, ce chef de cabinet
Doué, par-dessus tout, d'une excellente vue,
Certain jour passait la revue
Des morts inscrits sur son carnet.
Des prétendants au ciel grande était la cohorte;
Pierre, toujours prudent, les tenait à la porte.
« Votre nom, disait-il, messieurs les trépassés.
— Nous sommes pauvres gens.— Passez, passez, passez.
Et toi? — Je suis Gicquel, zouave du Pontife.
— Te voilà, vieux malin, héros sans coup férir,
Toi que de ton vivant on fit saint et martyr!
Du nombre des élus permets que je te biffe.
Viendrais-tu me flouer? Ce serait par trop fort!
Pieusement sur terre on a fait une école.
Suffit!... Comme autrefois, zouave de bricole,
Tu pourrais aujourd'hui n'être ni saint ni mort. »

(Communication obtenue au moyen de la table par un esprit frappeur.)

FAITS DIVERS

—

UNE ÉVOCATION PARTICULIÈRE

Madame X..... venait de perdre depuis quelques mois sa fille unique, âgée de 14 ans, objet de toute sa tendresse et bien digne de ses regrets par les qualités qui promettaient d'en faire une femme accomplie.

Cette jeune personne avait succombé à une longue et douloureuse maladie. La mère, inconsolable de cette perte, voyait de jour en jour sa santé s'altérer, répétait sans cesse qu'elle irait bientôt rejoindre sa fille. Instruite de la possibilité de communiquer avec les êtres d'outre-tombe, madame X... résolut de chercher, dans un entretien avec son enfant, un adoucissement à sa peine. Une dame de sa connaissance était médium; mais peu expérimentées l'une et l'autre pour de semblables évocations, surtout dans une circonstance aussi solennelle, on me pria d'y assister. Nous n'étions que trois : la mère, le médium et moi. Voici le résultat de cette première séance :

La mère. Au nom de Dieu tout-puissant, Esprit de Julie X..., ma fille chérie, je te prie de venir si Dieu le permet.

Julie. Mère ! je suis là.

La mère. Est-ce bien toi, mon enfant, qui me réponds? Comment puis-je savoir que c'est toi?

Julie. Lili.

(C'était un petit nom familier donné à la jeune fille dans son enfance; il n'était connu ni du médium ni de moi, attendu que depuis plusieurs années on ne l'appelait que par son nom de Julie. A ce signe l'identité était évidente; la mère, ne pouvant maîtriser son émotion, éclata en sanglots.)

Julie. Mère! pourquoi t'affliger? Je suis heureuse; je ne souffre plus et je te vois toujours.

La mère. Mais moi je ne te vois pas. Où es-tu?

Julie. Là; à côté de toi, ma main sur Mme *** (le médium) pour lui faire écrire ce que je te dis. Vois mon écriture. (L'écriture était en effet celle de sa fille.)

La mère. Tu dis : Ma main; tu as donc un corps?

Julie. Je n'ai plus ce corps qui me faisait tant souffrir, mais j'en ai l'apparence. N'es-tu pas contente que je ne souffre plus, puisque je puis causer avec toi?

La mère. Si je te voyais, je te reconnaîtrais donc?

Julie. Oui, sans doute, et tu m'as déjà vue souvent dans tes rêves.

La mère. Je t'ai revue en effet dans mes rêves, mais j'ai cru que c'était un effet de mon imagination, un souvenir.

Julie. Non ; c'est bien moi qui suis toujours avec toi et qui cherche à te consoler; c'est moi qui t'ai inspiré l'idée de m'évoquer.

La mère. Es-tu parmi les anges?

Julie. Pas encore ; je ne suis pas assez parfaite.

La mère. Je ne te connaissais cependant aucun défaut; tu es bonne, douce, aimante et bienveillante pour tout le monde; est-ce que cela ne suffit pas?

Julie. Pour toi, mère chérie, je n'avais aucun défaut; je le croyais, tu me le disais si souvent ! Mais à présent, je vois ce qui me manque pour être parfaite.

La mère. Comment acquéras-tu les qualités qui te manquent?

Julie. Dans de nouvelles existences qui seront de plus en plus heureuses.

La mère. Est-ce sur la terre que tu auras ces nouvelles existences?

Julie. Je n'en sais rien.

La mère. Puisque tu n'avais point fait de mal pendant ta vie, pourquoi as-tu tant souffert?

Julie. Epreuve ! épreuve ! Je l'ai supportée avec patience, par ma confiance en Dieu; j'en suis bien heureuse aujourd'hui. A bientôt, mère chérie !

En présence de pareils faits; qui oserait parler du néant de la tombe quand la vie future se révèle à nous pour ainsi dire palpable? Cette mère, minée par le chagrin, éprouve aujourd'hui un bonheur ineffable à pouvoir s'entretenir avec son enfant; il n'y a plus entre elles de séparation; leurs âmes se confondent et s'épanchent dans le sein l'une de l'autre par l'échange de leurs pensées.

Malgré le voile dont nous avons entouré cette relation, nous ne nous serions pas permis de la publier, si nous n'y étions formellement autorisé. Puissent, nous disait cette mère, tous ceux qui ont perdu leurs affections sur la terre, éprouver la même consolation que moi!

Nous n'ajouterons qu'un mot à l'adresse de ceux qui nient l'existence des bons Esprits ; nous leur demanderons comment ils pourraient prouver que l'Esprit de cette jeune fille était un démon malfaisant.

Conseils d'un Esprit donnés dans un groupe Spirite de Lyon, à une pauvre femme maltraitée par son mari :

« Mon enfant, notre but, à nous Esprits, c'est de vous consoler, de vous aider à supporter vos maux dans cette vie parfois bien dure, de vous apprendre quelles en sont les causes et les effets, de vous démontrer la toute-puissance du Créateur, afin de prouver à l'humanité que le monde spirituel et le monde terrestre sont solidaires l'un de l'autre; aussi les épreuves que tu as à supporter avec un mari brutal, ivrogne et vindicatif, sont pour toi, ma chère enfant, les flammes du purgatoire enseignées par l'Eglise; mais ce bûcher toujours allumé, ce sont les passions humaines, aussi les passions de ton mari, esprit en retard, sont pour toi ces flammes ardentes qui te dévorent, usent ta vie, qui est un supplice presque continuel, qui n'a de repos que lorsque tu es seule avec tes pauvres enfants, et encore souvent tu ne fais, pauvre victime, que changer de tortures, ton pauvre cœur de mère souffre parce que ces tristes enfants sont privés souvent du strict nécessaire, qu'absorbe les brutales passions de leur père; quoique pour y suppléer, pauvre femme ! tu travailles le jour et la nuit.

« Triste destinée ! qui n'a souvent de terme qu'à la mort! dont tu es sans cesse menacée par sa brutalité, par son intempérance et autres folies !

« Eh bien ! mon enfant, à tous ces maux il y a un remède, un refuge contre la douleur, il y a de par le monde une science qui nous apprend à souffrir et sèchera tes larmes... C'est le Spiritisme!... »

Cette pauvre femme a depuis lors commencé à lire le *Livre des Esprits* et l'*Evangile selon le Spiritisme*, où elle a puisé les consolations qu'elle ne trouvait jusqu'alors nulle part. Tel est l'ascendant de ces livres divins qui donnent une raison d'être à tous les malheurs dont nous sommes frappés dans toutes les positions de la vie.

Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement.

(Suite.)

Après la morale vient la science; ne sont-elles pas sœurs? Nous allons donc procéder par ordre et donner l'analyse de chaque plante utile, non pas de toutes celles que produise le sol, le cercle de notre pouvoir se trouvant borné par le sujet que nous voulons traiter, sujet que nous voulons mettre à la portée de toutes les intelligences; car nous nous adressons surtout aux mères de familles de toutes les classes de la société; nous n'avons pas la prétention d'en faire des bacheliers ès-science, nous désirons seulement leur démontrer l'utilité de savoir au moins les premières notions de cette science qui intéresse vivement tout le monde en général et les mères en particulier.

Ainsi, nous pensons faire un véritable plaisir à nos lectrices en ne les traitant pas en enfants déshéritées de l'A B C de la science, car nous sommes loin de penser, comme certain docteur qui disait un jour que de connaître la mauve c'était déjà trop pour le paysan; nous qui avons la certitude que nous ne savons jamais assez, nous allons faire passer sous leurs yeux un petit herbier de famille, plantes usuelles que par prudence et sagesse la bonne ménagère doit toujours avoir sous sa main pour soulager chaque souffrance physique, avec lesquelles elle peut, par une sage administration, détourner de son intérieur le fléau des maladies graves, qui au début



ne sont jamais que des indispositions rarement sérieuses : Sachez-le bien, mes enfants, à tous les maux qui existent sur votre terre, mêmes les maladies chroniques et contagieuses, il y a un remède simple à appliquer qui soulage toujours s'il ne guérit pas. Dans les circonstances extrêmes, il empêche au moins les grandes douleurs! Heureux celui qui peut empêcher de souffrir.

Dieu, le grand dispensateur de tous les dons terrestres et célestes, n'a rien omis de ce qui peut vous être utile moralement, matériellement et spirituellement ; seulement, comme il veut que vous soyez de moitié dans votre bonheur, il vous a fait dire par son bien-aimé fils :... Cherchez et vous trouverez.

Esprit de Mme Fouquet.

REVUE DE LA PRESSE

La Petite Norine.

Nous lisons dans le *Petit Journal* du 16 septembre un excellent article sous la rubrique du *Péché de la Petite Norine*, enfant qui s'endort en faisant sa prière.

L'auteur entretient ses lecteurs de l'utilité de la prière, comment l'on doit prier ; en faisant l'analyse du *Pater*, il fait sans s'en douter un cours de Spiritisme à ses abonnés.

Il nous pose d'abord ce problème à résoudre :

« S'il existe, dit-il, dans le monde des natures farouches, des cœurs pervertis, des esprits malsains, qui deviennent vicieux et criminels sans paraître avoir la conscience de leurs fautes, il est aussi des natures droites, loyales, sincères, pures d'intentions... qui sont d'une grande sévérité pour elles-mêmes. »

Si l'on demandait à M. Timothé Trimm de vouloir bien expliquer à ses lecteurs le pourquoi de cette diversité de la nature humaine, où l'on trouve l'extrême mal se heurtant avec l'extrême bien (au point de vue terrestre), puiserait-il, pour trouver la solution possible, dans les annales de la science qui régit tout par la force de la matière?

Cherchera-t-il dans les différents principes religieux qui ne reconnaissent qu'une existence terrestre, à laquelle suit ou les peines éternelles, ou le purgatoire lieu transitoire, ou le paradis béatitude éternelle?

Où serait en cela, je vous le demande, la justice du Créateur? Comment sa puissance se serait-elle bornée à créer volontairement les uns pour l'éternel malheur, et d'autres pour le suprême et éternel bonheur. La raison se refuse à admettre l'une et l'autre hypothèse et trouve beaucoup plus rationnel la doctrine Spirite, qui explique le pourquoi de ces inégalités humaines par le principe des réincarnations successives; c'est-à-dire que les bons sont plus avancés que les méchants, parce qu'ils ont plus vécu, en passant par les diverses existences, où ceux-ci arriveront à leur tour en subissant les mêmes épreuves qu'ils font supporter à leurs frères. Avancer toujours, ne reculer jamais, telle est la certitude que nous donnent les Esprits, ainsi que celle d'arriver au banquet spirituel par l'emploi de nos propres forces. Dans un siècle ou un autre, nous y arriverons. L'éternité nous appartient pour atteindre la perfection et le bonheur.

Si M. Timothé Trimm connaît une solution plus rationnelle, et surtout plus consolante, nous l'accepterons volontiers.

Plus loin, l'auteur dit :

« Je respecte ma foi comme je respecte la foi d'autrui (très-juste); ma foi est une pierre précieuse qui éclaire comme le gigantesque diamant avec lequel jouaient les enfants du pêcheur dans les *Mille et une Nuits*, — je la communique à ceux qui la cherchent ; si je possédais le talent de démonstration... je ne la laisserais pas entamer... Je veux bien qu'on prenne du feu à ma chandelle... mais je ne veux pas qu'on essaie de la souffler, par crainte de rester dans les ténèbres. »

Ces réflexions rentrent parfaitement dans les données spirites. Nous ne pensons pas autrement, pour notre compte, et tout vrai spirite agira ainsi. Si nous propageons le spiritisme, c'est que nos cœurs s'étant vivifiés aux doux rayons de cette foi philosophique qui, pour nous, éclaire la route de la vie, assez surchargée de ténèbres, afin qu'il nous soit permis de faciliter l'accès à cette lumière céleste afin de les dissiper, afin qu'elle pénètre les cœurs des vérités qu'elle vient nous révéler. Les esprits en ont la sainte mission; à l'intelligence et à la raison humaine de savoir mettre à profit les dons du Créateur, en sachant distinguer la vérité de l'imposture.

Voilà notre foi :

La vérité lançant sa brillante étincelle,
Au monde prosterné portera la nouvelle.

. . . .

Plus loin, l'auteur cherchant à justifier l'enfant qui s'endort en faisant sa prière dit :

« Si j'avais écouté un poète, il m'eût dit qu'il n'y avait pas à s'inquiéter de l'assoupissement trop rapide de l'enfant, attendu que son ange gardien a dû achever les prières interrompues par le sommeil. »

Victor Hugo a dit :

Si les démons nous menacent,
Les anges sont nos boucliers.

« Les anges gardiens ne voient jamais une âme tomber qu'ils ne songent à la relever. »

Ce doux vieillard dont la muse est restée si jeune, M. Alphonse de Lamartine, a dit :

Tout mortel a le sien ; cet ange protecteur,
Cet invisible ami veille autour de son cœur,
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,
Et portant dans les cieux son âme entre ses mains,
La présente en tremblant au juge des humains.

« Il n'était pas insensé (ajoute l'auteur) d'espérer que ce chérubin auquel notre garde est confiée... saurait achever pour la petite délinquante les oraisons interrompues. »

. . . .

Ainsi, en compagnie des éminents auteurs cités, Timothée Trimm reconnaît l'assistance des esprits protecteurs, nous prenant au berceau, nous accompagnant au-delà du tombeau. Les spirites ne croient pas autrement; mais nous demandons : ces anges gardiens sont-ils des êtres à part dans la création? Les esprits eux-mêmes nous enseignent que non, que ce sont des âmes désincarnées plus avancées que nous, continuant à l'état d'erraticité leurs travaux d'épuration, en nous aidant à nous épurer nous-mêmes. Ce sont le plus souvent ces mêmes esprits qui se communiquent au médium dans les différents genres de médiumnité, entre autre ceux qui guérissent par l'imposition des mains, et que l'on appelle médiums guérisseurs.

L'auteur continue ces judicieuses réflexions spirites et définit Dieu ainsi :

« Dieu, plus grand que les rois, qui ne sont que des atomes à côté de lui... Dieu voit s'il n'est pas vu... il voit tout, il sait tout. »

Les théologiens turcs disent :

« Quand dans la nuit noire une fourmie noire marcherait sur un marbre noir, Dieu la verrait et entendrait le bruit de ses pattes... »

C'est en quelques mots reconnaître la puissance et la clairvoyance du Créateur.

Pourquoi donc mettre des bornes à ces deux attributs de bonté, de justice et d'amour? Dieu n'est-il pas aussi bon que puissant, aussi juste que clairvoyant? Qui donc pourrait empêcher à sa grandeur la possibilité de nous éclairer sur notre passé, notre présent et notre avenir? Ne voit-il pas que nous sommes dans les ténèbres et que notre intelligence est assez forte pour supporter la lumière de la vérité? Pourquoi donc nous ferait-on un crime de profiter de ces dons précieux de la révélation qui nous donnent des preuves irrécusables de sa justice, de sa puissance, de son infinie bonté et de son amour? Cet article nous prouve une fois de plus que les hommes sont souvent dans les mêmes communions d'idées, et se font de l'opposition sur des mots. Dans un prochain article, nous donnerons notre appréciation sur la prière.

POÉSIE

LA PRIÈRE

La prière est la fleur qui vit dans le mystère,
Qui gémit sous la feuille et sourit en passant,
Qui livre ses trésors à la brise légère,
A l'air frais du matin, aux feux du jour naissant.

C'est le faible rayon tremblant dans la nuit sombre
Qui distrait le malade attendant le sommeil,
Qui perce le donjon, qui se glisse dans l'ombre
Et vient du prisonnier égayer le réveil.

C'est un parfum subtil dont l'haleine embaumée
Touche, saisit, pénètre et dilate nos sens,
Dans nos temples sacrés, c'est la blanche fumée
Qui monte vers les cieux quand on brûle l'encens.

Source d'eau vive et pure, elle arrose la terre
Où naît la charité, où s'élève la foi,
Où vole l'espérance, où règne le mystère,
Où descendit le Christ, où s'établit sa loi.

En aimant, nous prions. Au matin de sa vie,
Dans son premier baiser, l'enfant semble prier.
Sa prière est l'amour. Elle est pure et bénie,
Elle apporte la joie et la paix au foyer.

En souffrant, nous prions. La pauvre mère en larmes
Qui demande au tombeau l'espoir de ses vieux ans,
Sa fille qui n'est plus, offre à Dieu ses alarmes
Pour prière. Holocauste égal à ses tourments.

En donnant, nous prions. La charité qui donne
Au foyer sombre et froid, où vient s'asseoir la faim,
Va pleurer et prier près du Dieu qui pardonne
Pour celui qui l'envoie au toit laissé sans pain.

Un Esprit.

Po r tous les articles non signés :
Le Gérant, FINET.

Association typographique lyonnaise. — Regard, rue Tupin, 31.

